



**EN-DESSOUS
DES PLAINES
BLANCHES**

EMILY

© MP POUR ICON-IPSL, 2021

CHRONIQUES DU CHANGEMENT CLIMATIQUE

Ce matin, je pars avant l'aube, bien qu'ici, en ce moment, l'aube n'existe pas encore vraiment.

J'allume la lampe fixée en haut de mon casque. Je m'y prends à deux fois – mes doigts sont engourdis et maladroits dans mes gants encombrants – mais enfin la torche s'allume, sa puissante trainée éclairant le chemin blanc devant moi.

Je descends ma visière. Je remonte ma cagoule au-dessus de ma bouche et de mon nez et frappe mes bottes contre le sol pour faire tomber la neige qui s'y est déjà posée. Je sais que malgré la doublure synthétique à l'intérieur, ni ces protections, ni mon épaisse combinaison ne seront suffisantes pour me garder réellement au chaud. Je pensais que ce serait plus facile. Que la neige, le froid, le silence, me feraient du bien après avoir vécu toute ma vie en ville.

Bien sûr, j'avais tort. Comme un Napoléon, j'étais arrivée sur la base d'exploration en janvier, au début de l'été, et là j'avais trouvé le jour éternel plaisant, mes mains n'avaient pas gelé, mes bottes pouvaient me garder au chaud pendant de longues heures de marche et je me sentais moins isolée du monde. Je n'avais pas l'impression qu'ici, tout était figé et que le monde ne tournait pas.

Quand je suis arrivée, il y avait une centaine de personnes dans cette nouvelle base. Construite sur la côte Est de la péninsule Antarctique par le gouvernement il y a maintenant deux ans, elle s'inscrit dans un grand projet, mondial, visant l'exploitation des ressources minérales qui existent sur le continent.

L'Antarctique était depuis 1998 une mine interdite. Un accord, signé au siècle dernier, prohibait jusqu'en 2048 quelque exploitation marchande des ressources sur le continent austral. Mais le monde change. Les gouvernements piaffaient tous devant l'horloge qui devait mettre un terme à cet accord. Les ressources minérales dont le monde a besoin pour continuer à vivre dans l'illusion de sa domination sur la nature sont consommées plus vite qu'elles ne se régénèrent. Les métaux, surtout. L'or, le nickel, le lithium. Ceux dont on a besoin pour construire des

batteries. Elles prolifèrent, finalement, mais elle pompent aussi les sols de leurs gisements de métaux. Ceux-ci deviennent si précieux qu'on les cherche, maladivement. On cherche dans le désert d'Australie, au fond des océans, dans les steppes arides de Sibérie. Et depuis deux ans, on s'est laisséEs tentéEs à venir chercher ici, également, espérant que ces ressources nous donneraient accès à une espèce d'infini effréné.

19 Novembre 2049, cinquante-et-un ans après la signature du traité, et voilà la dernière pierre posée sur cette grande base d'exploration où je me trouve maintenant, dont les plans étaient prêts depuis une décennie.

Il y a eu une inauguration. Je n'y étais pas. Pas grand monde n'y était, en fait – ce n'est pas une partie de plaisir que de se rendre en Antarctique, même en été. Mais le Président avait fait le déplacement pour prononcer un discours. « C'est essentiel au bon fonctionnement de la société, » avait-il dit. « L'énergie électrique, les bâtiments durables, la transition écologique, ont tous besoin de ces matériaux. Notre civilisation en dépend. »

Alors maintenant, sentinelle du froid et de la nuit, gardienne de cette petite exploitation qui ne peut fonctionner que pendant l'été, je fais partie de ce grand engrenage, pour le bien de l'humanité.

Il est impossible de travailler ici l'hiver. Il fait nuit, et la glace ralentit tout. Alors, depuis trois mois, depuis que la lumière décroît chaque jour un peu plus vite, depuis que mes collègues sont petit à petit rapatriéEs en Europe, ou envoyéEs sur des exploitations plus au Nord, je suis seule. Voilà le prix à payer lorsqu'on est l'unique ingénieure qualifiée pour prendre soin des machines : le froid m'est aussi familier que la glace. Il m'est aussi familier que mon regard fatigué dans le reflet du miroir, que l'affreux orange de l'épais duvet dans lequel je me roule tous les soirs en attendant que mon réveil ne sonne à nouveau sur un jour sans lumière, ou que les nuages de fumée qui sortent de ma bouche à chaque fois que je respire en me brûlant les poumons.

Ce tour, je le fais une fois par jour, à pied. En hiver, les motoneiges ne fonctionnent pas ; il fait trop froid pour que leur moteur ne démarre. C'est une patrouille, une recherche incessante née de l'angoisse des ministres et des gestionnaires, qui de leurs bureaux sur le vieux continent planifient le retour des ingénieurs et des géologues pour la reprise de l'exploration cet été en me laissant exécuter les préparations sur le terrain. Je surveille les pannes de générateur, je libère les éléments capturés par la glace, je chasse les oiseaux qui se posent sur les installations, de peur qu'une colonie ne s'installe et n'endommage les appareils.

La station où je me trouve est bien trop grande pour moi toute seule, en réalité. Il faudrait deux ou trois autres ingénieurs pour passer l'hiver et gérer toutes les réparations, mais les coûts de l'implantation, déjà bien plus élevés que les sommes astronomiques prévues au départ, ont eu pour conséquence de réduire drastiquement le personnel. Alors je me débrouille, je me surmène, je laisse mes membres geler de peur qu'un des générateurs ne s'éteigne et que je ne puisse pas le rallumer avant que le soleil ne se lève à nouveau sur ce continent vide et gelé.

Mes pas sont lourds dans la neige. Lents. Je glisse si facilement sur la glace fraîche malgré les crampons de mes bottes. J'ai peur de tomber, de ne plus pouvoir me relever. En une heure, la neige me recouvrirait entièrement, tant la météo est mauvaise.

Seulement éclairée par ma torche, alors, je fais attention. Je marche doucement jusqu'aux premières machines. La faible lueur de leurs générateurs éclaire un bout de mon chemin. Il ne faut pas très longtemps pour vérifier que tout est en ordre, même si je sens déjà mes doigts s'engourdir sous l'épaisseur de mes gants. Un bouton, puis un autre, est-ce que le bruit est normal, est-ce que tous les voyants sont de la bonne couleur, les mécanismes, les trappes, les valves s'ont-elles toutes comme il le faudrait ? Tout fonctionne. Pourtant, je me sens lente, frustrée. C'est difficile. Mes mains ne marchent pas comme je veux, le bruit du vent me rend sourde, le gel et la buée me cachent la vue.

Même s'il n'y a aucun problème sur les machines, il me faut une journée entière pour accomplir ce que j'aurais pu normalement faire en une heure. Ce tour est laborieux, pénible, la routine m'ennuie mais je ne peux pas la bâcler. Alors je continue. Je marche, la tête baissée, les yeux plissés, les épaules courbées.

Il est déjà tard quand j'arrive à la frontière Est de la base mais la vue devant moi me rassure. C'est ma partie préférée de ce périple. Sur le bord de la zone d'exploration, la glace est encore vierge, pas encore forée par les épaisses scies qui la coupent aussi facilement que du bois. D'où je me tiens, un peu en hauteur, je peux voir les nids des colonies d'oiseaux qui sont installées là. Des pétrels et des cormorans.

Je me souviens des images que je voyais sur internet étant petite. Ils étaient des milliers à nicher, la place manquait, ils plongeaient dans l'eau avec la vitesse d'une dense pluie d'obus. Maintenant, c'est pour s'éteindre qu'ils vont vite. La nourriture manque. Le krill se raréfie quand l'eau se réchauffe, et ça dans toutes les régions de l'océan.

Il y en a quand même quelques-uns. Je m'arrête sur le côté du chemin et les regarde pendant un long moment suspendu dans le faible crépitement de leurs cris.

Mais soudain, alors que je me tiens là immobile, le crépitement s'intensifie. Il devient un grondement, une tempête, il secoue la terre sous mes pieds.

La banquise est encore un instant silencieuse, paralysée, et puis elle se brise, s'affaissant sous son propre poids. À cinq cents ou six cents mètres devant moi, un bloc bascule. Un énorme bloc de glace se détache de la falaise et s'effondre, hors de ma vue, dans la mer en-dessous. Les oiseaux s'envolent, paniqués. Les nids les plus au bord ont dû être emportés avec l'iceberg massif qui vient de se détacher et les autres sont momentanément désertés par les oiseaux qui forment une nuée encore plus noire que le ciel au-dessus de moi.

J'ai si froid, et pourtant, je reste immobile un moment, les yeux rivés sur la falaise qui vient de s'effondrer, forcée de constater que ce sont mes genoux qui tremblent et plus le sol sous mes pieds, qui jusque-là avait fait résonner le fracas de la terre qui s'engouffre dans la mer. D'ici, je ne la vois même pas, à peine un trait noir sur l'horizon qui ressemble plus à une trace de crayon qu'à l'impitoyable mer de Wedell. Elle vient d'engloutir un bloc de glace de plusieurs milliers de tonnes, elle a fait trembler la terre, ses courants trop chauds se sont insinués dans ses crevasses et ont fracturé la glace jusqu'à ce qu'elle cède, rognant alors simultanément de quelques mètres la péninsule Antarctique et, imperceptiblement, le trait de côte tout autour de la planète.

Je lève les yeux, comme si je priais au ciel, mais je ne vois aucune étoile ; il y a trop de nuages. Mon regard retombe alors devant moi, sur le nouveau bord de la falaise qui gémit encore de son effondrement, et puis sur les machines à côté de moi. En les dévisageant un long moment, beaucoup de questions m'assailent. Des questions blêmes, incrédules. Des questions accusatrices. Je connais toutes ces machines par cœur, je peux les voir avec la précision d'une chirurgienne, mais là, dans la pénombre, je ne les comprends pas.

Résignée, je regarde vers le ciel à nouveau, puisque c'est là, finalement, et pas dans la roche qui se trouve sous mes pieds, qu'existe l'infini. Mais avant de jeter mon regard assez haut pour que ma tête bascule en arrière, mes yeux s'arrêtent et s'installent un moment sur une grande silhouette noire. En haut d'une grue s'est posé un cormoran impérial. Il se secoue pour faire sécher ses ailes et, lui, je le comprends. On se regarde dans les yeux, même s'il ne peut pas voir les miens, cachés par l'éclat de ma torche et la visière de mon casque. Je devrais le chasser, mais je n'en ai pas envie – je laisserai sa colonie construire ses nids au milieu des engins abandonnés.

Remerciements

Merci à Aglaé et Mathieu d'avoir organisé l'atelier d'écriture, d'avoir relu ce texte et d'avoir donné de si précieux conseils sur le plan scientifique et littéraire.

Merci à Anaïs Orsi pour ses réponses essentielles à la cohérence scientifique de ce texte et à l'atmosphère de l'Antarctique que j'ai tenté de recréer.

Merci à toutes mes camarades d'avoir participé tacitement à l'écriture de ce texte en offrant un cadre bienveillant et porteur de créativité pendant nos séances.